

Les journaux de la dernière heure, sont pleins de rumeurs. Ils annoncent tantôt l'abdication de Guillaume et tantôt la retraite du chancelier Maximilien de Bade. Le remplaçant n'est pas facile à trouver. On va jusqu'à chuchoter le nom du socialiste Scheideman. Que les temps sont changés.

Au cours de la semaine dernière, au moment où nous écrivions notre revue, se répandait la nouvelle d'une nouvelle barbarie sous-marine. Un navire britannique, le *Leinster*, a été torpillé au cours d'un voyage entre l'Angleterre et l'Irlande, avec un nombre considé-

nable de pertes de vies. Il ne portait ni combattants ni munitions.

Un autre navire japonais a été coulé par le boche, qui ne s'est pas contenté de le détruire, mais a même tiré sur des chaloupes de sauvetage.

Un transport américain, le "Ticonderaga" revenant à vide a été coulé sur l'Atlantique.

C'est de cette manière sanglante que l'Allemagne a paraphé la dernière communication au président Wilson.

Le 17 octobre 1918.

A. GOBEIL.



AU PALAIS DE BUCKINGHAM



"Le Roi m'a fait l'honneur de me parler !", disait un quidam dans une vieille farce classique qui me revient à la mémoire.

—Vrai!" lui répondait-on. "Et qu'est-ce qu'il t'a dit?"

—"Il m'a dit : Ote-toi de là, imbécile !..."

Nous pouvons aussi dire que le Roi nous a fait l'honneur de nous parler ! mais ce ne fut rien de tel, qu'on veuille bien m'en croire !

Je me souviens qu'un soir, à notre hôtel, dépouillant mon courrier, je laissai tomber un petit bout de papier insignifiant que je négligeai d'abord. Mais cédant ensuite à quelque vague souci d'ordre, je le ramassai, et je lus : "Les journalistes canadiens comprendront que la visite au Roi est partie essentielle de leur programme: tous devraient donc être présents. Les voitures seront à la porte de l'hôtel demain, à 2.15 pour les conduire à Buckingham."

Et voilà ! ce n'était pas même un billet de faire-part. Au train où va la démocratie qui s'est infiltrée, comme on voit déjà, à la cour d'Angleterre, on sera bientôt invité à passer chez le Roi, par téléphone... Et ce jour-là on verra les Anglais traditionnistes et refractaires avoir le téléphone chez eux. Ce sera une autre révolution, car on sait que très peu de particuliers, là-bas, ont dans leur maison ce moyen moderne de communication. On tient encore que le téléphone est utile aux banques et maisons de commerce, et qu'il ne doit servir qu'aux conversations d'affaires. C'est peut-être pourquoi, en passant, la vie sociale garde là-bas un intérêt qu'elle n'a plus ici. En effet, la moindre rencontre est intéressante puisqu'il reste à chacun quelque chose à dire...

Mais cette invitation royale, pour y revenir, était donc on ne peut plus démocratique. Et pourtant elle ne l'était pas encore suffisamment pour amadouer un démocrate féroce et radical, un "westerner" naturellement, que nous avions avec nous et qui refusa d'aller chez le Roi...

Mais les autres, moins rébarbatifs, y allèrent.

J'en étais. Nous partîmes donc dans une dizaine de limousines, en procession. Descendant le Strand encombré, nous nous engageons bientôt dans la superbe avenue du Mall qui a la prétention, comme on sait, de rivaliser avec l'avenue des Champs-Élysées.

Il faut dire que la verdure y est riche et d'une couleur rare. Hyde Park, à côté, rappelle vaguement le Bois de Boulogne. Mais que dire de ces édifices, et de cet arc lourd, trop chargé, presque laid?... Et puis il manque encore une chose à l'avenue du Mall... et c'est Paris !

Mais nous arrivons bientôt devant le palais de Buckingham, bloc sévère qui étonne par sa simplicité. Nous saluons en passant, la haute statue de la reine Victoria, et presque sans arrêt, nous pénétrons au-delà de la haute cloture de fer dans la cour intérieure. C'est alors que nous devons avoir l'air imposants et puissants, car une foule de curieux nous regarde. Mais on admire peut-être seulement notre aisance américaine. Soit que nous n'ayons pas la chance, au Canada, d'apprendre à vénérer les grands hommes... ou soit tout bonnement qu'il n'y ait pas de grand homme pour un journaliste, je m'étonnai souvent de voir avec quel aplomb goguenard et quel sans-gêne impassible nous entrons en présence des plus hauts person-nages de France, d'Angleterre ou d'Ecosse.

Il faut dire que le roi George V était l'un des rares personnages... connus, que nous n'avions pas encore approché. Aussi, un peu blasés, nous étions à peine capables encore de curiosité ; et, à coup sûr, nous étions tout autrement que tremblants de respect.

Nous descendons de voiture sur le seuil, et j'ai le temps de remarquer, ayant d'entrer, le petit nombre d'hommes de police qui gardent le palais. Les gardes, mobilisés sont maintenant au front. Et j'appris plus tard un détail curieux: la garde du palais est faite, la nuit, par des volontaires qui sont inaptes au service actif. C'est ainsi qu'un journaliste connu, directeur de la revue: "Canada", M. Defoy, faisait le guet, à toutes les deux nuits, autour de Buckingham, depuis